

Commençons par la fin qui est aussi un début. Le 4 septembre 1843 à Villequier, Léopoldine Hugo, fille de Victor, monte dans un canot pour accompagner sur la Seine son tout juste épousé, Charles Vacquerie, qui se rend pour affaires à Caudebec. Un mascaret ou un brusque coup de vent renverse l'embarcation. Après avoir en vain plongé plusieurs fois pour sauver sa femme, Charles décide de la rejoindre dans la mort. « L'avant-dernier » des huit chants de *La Cité dolente* de Laure Gauthier donne à entendre la voix de Léopoldine qui, dans sa robe blanche « enlinceulée », s'agrippe au canot, voulant « conserver l'ordre des choses sous l'eau », et scelle ainsi sa mort. Lui répond la voix de Charles qui, plongeant et replongeant, hésite à « retrouver l'aimée sans pulsation, gonflée d'eau, hybris-bronchies, respirer l'eau ». Ne pas être. Ou être. Remonter à la surface, « oser faire le choix de respirer, les pieds nus et les mains vides. » Abandonner Léopoldine pour « aller, dolent, dans la cité, frôler et voir. » Oser être Orphée, ne pas se retourner sur Eurydice immergée, affronter « la cité dolente » à laquelle le vestibule du Chant III de *L'Enfer* donne accès à qui a laissé toute espérance. Le texte de Laure Gauthier s'achève là où la pérégrination de Dante commence, il conduit le lecteur au seuil de la possibilité d'un dernier chant, c'est-à-dire d'un premier chant à venir. Voir. Chanter.

Ce sont huit chants d'avant le Chant donc, huit traversées des images d'avant la Traversée que nous propose ce monologue saisissant. Un homme vieillissant qui a perdu la femme aimée, devenue amazone, puis cendres, au terme d'un cancer mutilant, se retire dans un établissement de gériatrie, cherche à s'oublier dans un mouvoir pour « voir de combien de vivre/sont capables/ ceux qu'on dit en retrait ». Il ne supporte plus la tristesse des enfances saccagées qu'il aperçoit dans la ville, gavées de sucre par des parents adipeux, complices de leur propre défiguration, grimaçant « d'une haine de soi comme d'autres répondent aux pompiers assis au bord du vide, sourient les jambes ballantes : le bitume plus tentant que vingt ans de vie. » Il fuit les images insupportables, les faits divers véhiculés par les journaux gratuits, l'homme jaloux qui brûle sa compagne au fer à repasser, l'assassin qui va acheter dans une grande surface une scie « bimatière » pour 23,75 euros et le tapis Shaggy à poils longs en prévision du sang à absorber. Désir de faire sécession, d'introduire de la distance, du dénuement, d'assécher la parole pour crier sa fin, sa voix en allée. « Je veux vivre une saison sans amour/Transparence indésirante/ Dépossédé/ Sans objets./ Voir ». Ce qui implique de maîtriser l'inévitable remontée des souvenirs, se faire « Moi-Moïse » non pour ouvrir la mer Rouge vers une terre promise mais pour stopper le flot des images-souvenirs. Ou bien se souvenir, mais sans « échouer sur les rives de l'enfance ». Retrouver la sensation de tous les 'Toi' qui ont composé la femme aimée, le contact de la main dont la chair s'évapore sous la progression de la maladie, oublier les représentations picturales, « ces paquets de mains en dentelles, mains Largillière, sorties de nulle part », esquisses de Bandinelli, Vinci ou Dürer. Poser la caméra, se taire quand les mains aimées entament « les ballets imprévisibles d'une chanson de gestes ». Cet homme qui s'est retranché de la vie n'est plus tendu que vers un seul but, parvenir à la réduction de sa parole pour accéder à la transparence d'un mot-joyau qui loin d'en dire la splendeur, parviendra à hurler la perte de la voix. Ou, avec Pier Paolo Pasolini, cité en exergue : « Avrei voluto urlare, sed erò muto » : j'aurais voulu hurler mais j'étais muet. Comment hurler quand on a la voix coupée, comment chanter quand on ne peut hurler ?

C'est alors que le piège se referme. Dans la salle à manger de cette maison de retraite, dans le bruit des mastications séniles, tombent les noms de Germigny-l'Evêque et de Bastien. Le martyr d'un enfant, désarticulé le 25 novembre 2011 par le lave-linge où son père l'avait enfermé. L'inimaginable. Qui échappe à toute parole, à toute photo dans le journal. Mais pas à la chambre noire de celui qui avait voulu fuir les images. Affronter l'inimaginable, c'est se souvenir de ce que l'on n'a pas connu. C'est oser respirer, comme Charles Vacquerie.

Partager avec Germigny-l'Evêque un même ciel, un même nuage. Remonter de proche en proche, de détail en détail vers ce que l'on ne peut avoir connu. Ce que Laure Gauthier résume en citant Georges Didi-Huberman à propos d'une visite à Auschwitz: « Ce que l'écorce me dit de l'arbre. Ce que l'arbre me dit du bois ». Contre Michel Leiris, Laure Gauthier ne pense pas que l'écrivain doive s'exposer dans son travail « à la corne acérée du taureau » afin d'éviter « les grâces vaines de ballerine » (*De la littérature considérée comme tauromachie*). Le taureau n'aurait pas imaginé mettre un boeuf dans un lave-linge, ni même l'enfermer dans un placard s'il était capable d'en construire un. Dans *La Cité dolente* le taureau ne donne pas de coup de cornes à un écrivain-torero ; comme l'enfant obèse qui reçoit « une pluie de banderilles que lui plante son père, une poudre chocolatée et des étoiles sucrées », comme la petite fille maltraitée à coups d'aiguilles à tricoter, il est « ballerine » martyrisée, prisonnier de son silence. Et Laure Gauthier se prend à rêver, d'une nature qui n'abriterait plus de clairières ensanglantées par des taureaux sacrifiés et des enfants violentés, plus de lisières de forêts où sont brûlées d'inconcevables masses de morts-vivants : « Réinvestir la forêt, faire bosquet./ Et le taureau passe de loin, dans un bruissement de feuilles. » Mais cet « ailleurs *indolore* » qui se profile à l'horizon d'un taureau libre, épargné, est une idée régulatrice, la Béatrice qui sert de guide à l'écriture dans l'indispensable traversée de la cité *dolente*. Le moment crucial qui 'achève' le texte, l'hésitation de Charles Vacquerie entre être et non être, a la fonction d'un emblème, d'une mise en abyme du mouvement sous-jacent au livre. Etre dans la cité dolente ou ne pas y être. Mais désormais, au terme du mouvement qui l'a conduit des profondeurs de la souffrance de la femme aimée (« moi, carpe, dans ton être boue ») à la décision de Charles Vacquerie de sortir de l'onde, il apparaît qu'il faut affronter de nouveau la cité dolente. C'est à ce prix qu'un « dernier chant », celui de sa fin, que nous n'entendrons pas, devient possible.

Comme dans son précédent livre *marie weiss rot/marie blanc rouge* (Editions Delatour, 2013), Laure Gauthier raconte la conquête d'une parole, d'une respiration, mais ici elle ne saurait être autre chose que « bouche à bouche écorché avec l'inacceptable ». A l'instar de son personnage Laure Gauthier « bouffe du mot. Pour recracher l'amer. » Ces huit chants d'avant le « dernier chant » (comment possible après toutes les exterminations dont Germigny l'Evêque n'est qu'un nom ?) sont en effet amers, grinçants, la prose poétique de Laure Gauthier, visuelle et concise, a indéniablement une dimension cathartique. Mais c'est précisément au-delà des images sans concession de la « dolence » que s'ouvre, par là non mensongère, la possibilité de la transparence. « Et le taureau passe de loin, dans un bruissement de feuilles. »

Laurent Cassagnau